

Première partie

De tout temps, l'homme a considéré les profondeurs de la mer comme le royaume des ténèbres. Mais il n'en est rien.

Loin, très loin en dessous des vagues, la lumière du soleil est partout présente et beaucoup de choses sont semblables à celles des Pays-d'en-haut.

Les saisons façonnent les paysages et rythment les activités. Le printemps retentit de la rumeur des poissons qui travaillent dans les herbiers littoraux et des folles courses des troupeaux d'hippocampes sauvages. L'été est emplie du parfum des anémones des sous-bois. Dans les brumes d'automne, le feuillage des forêts d'éponges se teinte de rouille et d'or ; et l'hiver, dès que les premiers flocons de neige recouvrent les platiers de coraux, les cheminées des coquillages groupés au creux des vallées se mettent à fumer et chacun reste chaudement chez soi.

C'est dans un de ces petits villages que vivait *Ostreia*, une jeune huître.

Elle n'était encore qu'une enfant quand sa mère disparut emportée par une mauvaise fièvre. Son père ne se remit pas de la mort de son épouse et, l'année suivante, il la rejoignit pour toujours dans le cimetière des huîtres. Désormais seule au monde, *Ostreia* fut conduite dans un hameau voisin pour être confiée à une lointaine cousine, une vieille huître laide et fort méchante. Elle était bossue et marchait appuyée sur deux cannes dont les pommeaux figuraient des têtes de

serpent. Comme elle ne s'habillait qu'avec des vêtements de couleur noire, les habitants l'avaient surnommée Mélanéa.

On la disait un peu sorcière.

Certains racontaient que les soirs de pleine lune, elle se rendait chez ses amis les crabes, dans la grande et sombre forêt de polypiers.

Son aversion pour les poissons et les autres coquillages était si tenace qu'elle avait choisi de les éviter en s'installant dans un ancien repaire de murène.

Quand on lui amena *Ostreia*, elle ne put réprimer une de ses détestables grimaces dont elle avait l'usage.

À partir de ce jour, la pauvre petite huître ne devait plus connaître un instant de répit, car Mélanéa mettait une ingéniosité maligne à lui voir faire les besognes les plus ingrates. Pour une écuelle de soupe par jour et une paillassse sous l'escalier, elle s'occupait du fourrage des hippocampes, allait puiser l'eau à la source, lavait, reprisait, entretenait le potager et en assurait les récoltes. Été comme hiver, elle était affublée des mêmes haillons et chaussée de sabots trop étroits qui lui écorchaient les pieds. Chaque fois que Mélanéa l'envoyait au marché, elle ne manquait jamais de l'enlaidir en lui barbouillant le visage et les mains avec de l'encre de poulpe afin que les poissons apprennent à l'éviter.

Les années passèrent.

Ostreia avait grandi. Elle était maintenant si ravissante et si pleine de charme qu'il eût fallu chercher loin dans la mer pour trouver plus gracieuse allure. Sous ses guenilles, sa coquille dessinait les plis d'une cape de dentelle nacrée et deux tresses de cheveux noirs encadraient ses grands yeux mélancoliques.

Un soir qu'elle revenait de ramasser des fournilles de gorgones mortes pour le feu, elle croisa sur son chemin



un jeune coquillage menant par la bride un hippocampe chargé de paniers. Il s'appelait Perolin, un escargot-toupie vêtu d'un pourpoint rouge et coiffé d'un chapeau tirebou-chonné jaune et violet sur lequel était fiché une fleur de lys marin. Il se rendait au marché où son maître l'avait envoyé pour vendre sa récolte de citrons et d'amandes de mer. La beauté d'Ostreia l'éblouit. Il l'aida à porter son fagot et ne



voulut point la quitter qu'il ne fût assuré de la revoir. Elle promit.

Ainsi, en cachette, ils s'attachèrent l'un à l'autre. Comme leurs rencontres étaient risquées, ils les entouraient d'une infinie prudence. Mais la vieille Mélanéa était rusée.

Une après-midi, elle décida de suivre *Ostreia*. Mauvaisement embusquée derrière la ramure d'une gorgone, elle assista à une scène qui l'emplit de rage. À quelques mètres, l'insolente se tenait assise sur une pierre, les mains blotties dans celles de *Perolin*, et ils riaient et se parlaient avec ferveur. C'en était trop ! Pourtant elle ne fit rien qui put éveiller l'attention des deux amoureux et revint sur ses pas en marmonnant des propos enfiellés et de terribles menaces.

Quand *Ostreia* rentra, la vieille Mélanéa était déjà couchée. Dans l'âtre de la cheminée, la lueur des braises se reflétait sur le cuivre des casseroles accrochées au mur. Elle ne prit même pas le temps de boire sa quotidienne soupe d'algues froides et se faufila silencieusement jusqu'à son grabat, sans se douter que dans la pénombre un regard haineux l'observait.

Le lendemain, un serviteur de Mélanéa frappa à la porte de *Perolin*. C'était important. *Ostreia* l'attendait à la Pierre-plate, l'endroit où ils avaient coutume de se retrouver. Il ne pouvait en dire davantage. Sans prendre garde au piège, il s'y rendit sur-le-champ. Mais à la place de sa douce amie,

c'est une bande de crabes qui le reçut. Ils le ficelèrent et l'emmenèrent avec eux.

À quelque temps de là, un visiteur se rendit chez la vieille Mélanéa pour lui remettre un paquet contenant des lambeaux d'étoffe rouge.

En fin de journée, Ostreia choisit un prétexte pour aller retrouver Perolin.

« Je vais cueillir des herbes pour votre tisane, dit-elle.

– Très bien, et tu en profiteras aussi pour remplir la grande conque d'eau fraîche, maugréa la vieille huître. »

Ostreia n'eut pas sitôt franchi le seuil de la porte que Mélanéa fut secoué d'un abominable ricanement.

Ostreia partit d'un bon pas sur le sentier qui menait à la forêt et atteignit rapidement le bouquet de gorgones qui en annonçait la lisière. Mais derrière les grands rameaux disposés en éventail, la Pierre-plate était déserte. Son cœur se serra. Elle regarda vers la première rangée des arbres. Que se passait-il ? Cette absence ne ressemblait pas aux façons d'agir de Perolin. S'il avait eu le moindre empêchement, il se serait arrangé pour le lui faire savoir. Elle posa sa conque contre un caillou et s'approcha. Sur le sable, elle repéra des traces de sillons dans tous les sens, comme si on avait tenté de traîner quelque chose à l'intérieur des bois. Les buissons empêtrés d'herbes folles retenaient après leurs épines de minuscules morceaux de tissu rouge et, parmi les branches cassées, une fleur de lys marin jetait une lueur d'une blancheur chiffonnée.

Alors une terrible angoisse s'empara d'Ostreia. Elle ramassa la tendre fleur meurtrie, la pressa contre sa poitrine et pleura.

Soudain des bruits l'arrachèrent à ses sanglots.

Elle se retourna. Deux oursins se tenaient debout de chaque côté de la Pierre-plate. Le premier portait sur la tête un chapeau pointu, le second un chapeau rond. Ils avaient l'air terriblement embarrassé et se tordaient les doigts en

se dandinant. Le premier oursin se racla la gorge afin de s'éclaircir la voix :

« Par tous les piquants de mes ancêtres, c'est que nous avons encore de la visite ! Quel tintouin aujourd'hui ! »

Il ôta son chapeau.

« Je m'appelle Chapeaupointu. Lui, c'est Chapeautourond, mon cousin. Vous cherchez quelqu'un, je suppose ? Je peux vous dire que nous avons tout vu, absolument tout.

– Hélas tout, renchérit Chapeautourond. J'en ai encore la chair de moule.

– Par la barbe d'épi de mes ancêtres, j'en suis moi-même encore tout hérissé ! ajouta Chapeaupointu »

On sentait qu'ils ne savaient comment s'y prendre pour débiter leur récit.

« Parlez ! Parlez ! implora Ostreia.

– Eh bien voilà, reprit Chapeaupointu, nous faisons notre sieste dans le vieux polypier que vous voyez là, quand des cris et un grand tapage nous ont tirés de notre torpeur. Nous nous sommes recroquevillés, l'instinct, l'instinct, vous savez... On ne se montre jamais assez prudent, surtout de nos jours où plus rien n'est sûr dans la mer. La suite nous a donné raison car une bande de crabes est venue s'arrê-



ter juste sous notre branche. Vous vous rendez compte ! C'étaient des membres d'une des plus féroces tribus de l'est, des tarouques. Aïe aïe aïe ! Quand je repense à la chance que nous avons eue,

j'en serre encore entre mes dents les bords de mon chapeau pour ne pas grelotter de peur.

– À qui le dis-tu ! s'exclama Chapeautourond. Mais pardonne-moi de te contredire, cher cousin, j'avais comme l'impression qu'il s'agissait plutôt de darouques du nord.

– Impossible ! rugit Chapeautourond. Ceux-là portaient sur la carapace et le dessus des pattes des stries livides. Il n'en faut pas davantage pour conclure que nous avons bien eu affaire à des tarouques.

– Les darouques ont aussi des marques blafardes aux mêmes endroits, fit remarquer Chapeautourond. Je les ai vus comme je te vois, ce sont eux qui ont dévoré tout cru feu ma grand-mère Clypéa. La pauvre ! Ils n'en ont pas laissé un seul piquant.

– D'accord, tu as raison à propos des stries, mais elles ne sont pas dans le même sens.

– Tu es un vieux grincheux, un fichu ergoteur qui veut toujours avoir raison...

– De grâce, dit Ostreia, cessez de vous chamailler. »

Les deux oursins se considérèrent un instant avec perplexité, puis Chapeaupointu reprit :

« Tarouques ou darouques, ils faisaient un sacré remue-ménage. Par ma barbe ! je n'avais encore jamais vu cela. Les uns creusaient une sorte de trou en retrait de la Pierre-plate, les autres effaçaient leurs empreintes en reculant vers la forêt. On aurait juré qu'ils préparaient une embuscade. Quand tous ont été cachés, nous nous sommes risqués sur notre branche. L'endroit avait retrouvé son aspect normal, mais sous cette apparente tranquillité se tramait quelque noir forfait. Nous n'avons pas eu longtemps à patienter pour savoir qui allait profiter de ce piège. Le sable se mit à crisser. Un jeune escargot-toupie avançait d'un pas rapide et... leste, oui c'est cela : leste ! martela-t-il d'un ton sardonique.

– Oh, voilà qui est fin, soupira Chapeautourond. Tu ne peux vraiment pas t'empêcher de toujours vouloir avoir raison.

– Je plaisantais, estimé et néanmoins pertinent cousin. Laisse-moi poursuivre, veux-tu. Donc notre escargot-toupie marchait d'un pas... quand soudain il trébucha et tomba

dans la fosse. C'est ce moment que choisirent les crabes pour bondir hors de leur cachette et fondre sur le malheureux. Ah ! quel rude combat ! Et quelle vaillance ! Domage que vous ne pûtes voir ce que nous vîmes. Le brave se s'en laissait pas conter et se défendait comme un beau diable, si vous me permettez cette expression. Il en envoya deux ou trois mordre la poussière. Seulement, que vouliez-vous qu'il fit contre cette meute d'enragés ? Ils finirent par le maîtriser.

– L'ont-ils tué ? s'écria Ostreia.

– Hélas non ! s'indignèrent les deux oursins d'une même voix.

– Comment cela, non ? Alors qu'en ont-ils fait ?

– Ils l'ont ligoté et emmené avec eux, dit Chapeaupointu.

– Ces canailles ont probablement obéi aux ordres de quelqu'un d'important, dit Chapeautourond.

– Oui, car d'ordinaire les tarouques... je veux dire les crabes, se partagent leurs proies sur place.

– C'est en effet très étrange, ajouta Chapeautourond. »

Ostreia n'écoutait plus. Un poids énorme de tristesse lui écrasait le cœur. Elle regardait avec un sentiment d'impuissance vers la forêt et son inextricable masse de troncs et de branchages : les crabes devaient être loin. Doucement des pincées de cendre mauve s'épandaient autour de la Pierreplate. La nuit s'installait. La sagesse incitait la jeune huître à regagner sa maison. Elle quitta les oursins et prit le chemin du retour. En passant devant la conque, elle se pencha pour la ramasser, mais réprima son geste.

Au loin la discussion entre les oursins s'animait à nouveau.

« Des darouques ! Des darouques ! Allons donc ! »